

# CARMEN DE SANTIAGO

Carmen à Montréal, mars 1987



Au début d'avril, neuf mois après avoir été brûlée vive par les militaires, Carmen Quintana retournait au Chili.

**Pour rencontrer Jean-Paul II. Et pour continuer de témoigner. Mais quelle femme y a-t-il derrière Carmen-le-symbole?**

Deux juillet 1986: jour de grève générale au Chili. Un groupe de jeunes, en solidarité à la grève, se prépare à manifester contre le régime. Surgit alors une camionnette civile, bleue pâle, escortée par deux autres véhicules. Une trentaine de militaires, camouflés comme à la guerre, les occupent. La panique s'empare des jeunes. La plupart fuient. Mais les militaires ont le temps d'en capturer deux. Battus jusqu'au sang, arrosés d'essence, ils sont transformés en torches vivantes, malgré leurs supplications. Enveloppés dans des couvertures, lancés dans la camionnette, ils sont abandonnés 23 kilomètres plus loin, dans un terrain vague, totalement calcinés.

Une bande d'enfants joue dans la rue. Quelques-uns se lancent une balle faite de vieux bas de nylon; d'autres plus espiègles jouent à cache-cache; deux ou trois se chamaillent pendant qu'un autre boude parce qu'il vient de perdre une demi-douzaine de billes au jeu des «trois trous». Des cris, des rires, des larmes. Et la vie se poursuit dans la *poblacion* (quartier populaire). Une *poblacion* semblable à des centaines d'autres en Amérique latine.

Là-bas pointe un sourire, celui d'une petite fille timide, un peu grassouillette, cachée sous sa couronne de cheveux de jais. Quel-



Carmen à 18 ans, en 1986

qu'un l'appelle. Elle se retourne. C'est Carmen Gloria Quintana, qui accepte joyeusement de sauter à la corde avec ses copines...

Une histoire exemplaire que celle de Carmen. Elle aurait pu se passer ailleurs qu'au Chili: en Colombie, en Bolivie, au Pérou. Une histoire pas banale non plus. Son enfance et son adolescence ont été vécues sous l'ère de la répression, celle de la dictature militaire, où l'innocence des jeux enfantins côtoie la misère, le chômage et la violence. Carmen Quintana avait 18 ans lorsque cette répression l'a touchée directement, imprévue, gratuite, violente, comme un coup de poing dans la gueule.

Elle n'oubliera jamais ce parcours du 2 juillet. Carmen se dirigeait à l'Université de Santiago avec sa sœur Emilia. À mi-chemin elles rencontrent un groupe de jeunes, auquel elles décident de se joindre. Quelques instants plus tard, un jeune Chilien vivant aux États-Unis et de passage à Santiago, Rodrigo Rojas De Negri, arrive sur les lieux pour photographier les événements de cette journée de protestation. Ce que Carmen et Rodrigo sont devenus dans les mains de la patrouille militaire est désormais connu.

Dans le terrain vague, c'est Rodrigo qui, le premier, reprend connaissance. Il réveille Carmen et ensemble ils se traînent péniblement jusqu'à la route pour quêter de l'aide. Quelques heures plus tard on les dépose à l'hôpital. Quatre jours après, Rodrigo Rojas De Negri meurt. Il avait 19 ans. Sa voix s'est tue avant même qu'il ne raconte son histoire. Carmen, elle, survit miraculeusement: 62 % de son corps est brûlé, mais elle garde la mémoire intacte de ce qui leur est arrivé. Le 17 septembre elle est transportée de l'hôpital El Trabajador de Santiago au Centre des grands brûlés de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Depuis lors, son cauchemar n'a pas pris fin. Il ne peut que s'atténuer, pour laisser place à la révolte. Carmen n'a donc plus de répit.

**CARMEN TORRES**

avec la collaboration de Christine Martin



Entre les séances hebdomadaires de physiothérapie, les séjours prolongés à l'hôpital pour y subir des interventions chirurgicales, elle accorde sans cesse des entrevues pour dénoncer le régime qui sévit au Chili, régime capable de commettre les horreurs dont elle est devenue un symbole vivant. Début mars, elle est allée à la Commission des droits de la personne de l'ONU, à Genève, donner un témoignage bouleversant des événements du 2 juillet 1986, de l'injustice et de la partialité qui prévalent dans tout le système judiciaire chilien.

Lorsque nous l'avons rencontrée, en mars dernier, Carmen s'apprêtait à retourner au Chili pour y voir le pape Jean-Paul II, après de longues et difficiles négociations avec les hautes instances de l'Église catholique chilienne qui voyaient en Carmen un élément perturbateur, susceptible de troubler l'image de tranquillité qu'on tenait à présenter au Saint-Père. Monseigneur Francisco José Cox, en charge de la visite papale, reprochait à Carmen de faire «trop de politique» autour de son cas et lui tenait rigueur de son voyage à Genève. Dix jours avant son départ, Carmen ne savait toujours pas à quoi s'en tenir et cachait mal sa déception. Depuis son installation à Montréal, la jeune Chilienne avait placé tous ses espoirs dans cette rencontre possible avec le pape. Cinq jours avant de partir, elle a finalement obtenu confirmation: elle pourrait rencontrer le pape, le saluer, mais pas question d'une audience privée.

### Souvenirs heureux

Chez elle à Montréal, à la mi-mars, Carmen semble épuisée. Pourtant elle nous reçoit gentiment et nous embrasse comme deux de ses copines. Nous nous sentons comme des intrus et voudrions la laisser se reposer auprès des siens qui la câlinent constamment, lui coiffent les cheveux et lui parlent de l'invitation chez des amis pour le même soir. Que faire? Partir ou essayer de converser avec elle? C'est d'elle-même que vient la réponse. Carmen engage la conversation en nous posant des questions précises sur notre travail et notre vie personnelle. Puis, les rôles renversés, elle répond timidement à nos premières questions.

Ses yeux s'illuminent lorsqu'on lui demande de nous raconter son enfance et elle croise des regards complices avec ses soeurs. Les souvenirs heureux la font sourire. En ce moment précis, Carmen n'est qu'une toute petite fille, fière de nous dire combien elle s'amuse dans le quartier de Cerro Navia, tout près de l'aéroport international de Santiago, où elle a vécu ses premières années.

Née un 3 octobre, Carmen est la deuxième fille de Carlos et Aurelina. Elle a quatre soeurs et un frère. Toute petite, elle perd un frère de deux ans. Humberto, renversé par une voiture. Sa mère, très affectée par cette tragédie, interdit alors à Carmen et à ses soeurs de jouer dans la rue: «Maman disait que l'on était trop turbulentes.» La famille déménage peu après dans une autre *poblacion*, à Los Nogales cette fois, à proximité de la gare centrale de la capitale chilienne.

Carmen provient d'une famille ni riche, ni pauvre. «En fait, précise-t-elle, on était un peu moins que pauvres car on n'avait pas de problèmes pour manger ou s'habiller.» Elle se rend compte pourtant de la pauvreté de son milieu et est impressionnée quand, pour la première fois, elle voit un enfant nu jouer dans la boue.

Elle parle doucement, en cherchant les mots pour bien se faire comprendre. De temps à autre, elle s'arrête, réfléchit. Ses yeux expriment la gamme de ses sentiments: tantôt bouleversée, tantôt triste, tantôt enthousiaste. Carmen nous raconte qu'elle n'a que cinq ans lorsqu'elle entend crier un homme dans la rue que le palais gouvernemental est attaqué par les militaires. C'est le 11 septembre 1973. Elle a déjà entendu parler de Salvador Allende, le président, mais elle est trop petite pour saisir ce que signifie le coup d'État. Avec sa famille et ses ami-e-s, elle continue à mener une vie «normale»: son père travaillant comme technicien électricien, sa mère s'occupant des enfants et de la maison. La famille est nombreuse et le salaire insuffisant. Sa mère finit par travailler à l'extérieur elle aussi.



Carmen à la plage (à gauche) en 1984

L'école primaire ne représente pas de problèmes pour Carmen. Elle aime aller à l'école et réussit à se placer parmi les premières de sa classe. Ce sera le lycée ensuite. Son adolescence n'est pas très différente des autres. Un peu mieux peut-être: elle va quelquefois à la plage avec sa famille, obtient la permission d'aller à des parties. Les Quintana donnent à leurs fils et filles plus qu'un rapport parents-enfants: ils deviennent leurs amis.

À 18 ans, Carmen se prépare à entrer à l'université, où elle désire poursuivre ses études en psychologie pour comprendre les attitudes et les réactions des gens: «Au Chili, la plupart des réactions des individu-e-s ont une explication. Elles ne sont que la réponse à une dictature qui maintient un état de terreur et d'angoisse constant. Même les soldats ne sont que le résultat d'une formation autoritaire et répressive.» Pour Carmen, le peuple chilien se défend comme il le peut et essaie de se débarrasser du régime militaire. C'est comme cela qu'elle s'explique l'attentat de septembre dernier contre le général Pinochet, le premier en 13 ans de pouvoir.

### L'heure des choix

Refusée en psychologie, Carmen décide d'entreprendre des études en génie électrique à l'Université de Santiago, pendant un an. Après quoi elle se propose de changer de carrière. Un seul problème: ce changement entraînerait la perte de son prêt universitaire. Elle devrait donc trouver le moyen de défrayer ses études elle-même. Or, les études en psychologie sont bien plus chères qu'en génie électrique, ces dernières coûtant déjà 600 \$ US par an, en plus des frais d'inscription. Même le salaire au complet de ses parents ne serait pas suffisant.

À l'université, Carmen participe donc à la Fédération étudiante qui revendique le droit à l'éducation libre et démocratique. Ce mouvement généralisé à travers le pays s'oppose aux recteurs militaires nommés par Pinochet, à la surveillance exercée par le «gardes bleus» qui contrôlent l'entrée et la sortie des universitaires et à la présence des agents de la CNI (police secrète). De plus, le mouvement conteste les coûts prohibitifs des cours et exige un accès plus démocratique à l'éducation supérieure.

Carmen est arrêtée une première fois en mai 1986, lors d'une manifestation au campus de l'université, et relâchée après huit heures de détention. Sa mère la met en garde: les militaires sont capables de la tuer. Mais l'esprit de lutte des étudiant-e-s ne s'arrête point. Sans être une militante, Carmen s'identifie aux revendications étudiantes.

Très touchée par la misère des enfants, Carmen profite de ses moments libres pour participer aux *ollas comunes*, les soupes populaires chiliennes. Elle se rappelle avec tendresse les bras des enfants autour de son cou, cherchant en elle — outre un morceau de pain — un peu d'amour.

Tout à coup, en pleine entrevue, elle se tait. Elle est ailleurs, quelque part au Chili. Puis elle reprend tranquillement la conversation pour nous dire que des dizaines de femmes collaborent activement aux *ollas comunes*: «Les femmes s'organisent dans leur

Carmen à l'école (deuxième à partir de la gauche)







Carmen en famille, petite fille (au milieu, assise)

quartier pour s'entraider, pour défendre les *poblaciones*, pour montrer au régime que les perquisitions ne peuvent plus ébranler leur désir de justice. Ce sont les femmes, poursuit-elle, qui sont les premières sorties dans les rues pour protester contre la répression. Je crois qu'à bien des égards, les femmes chiliennes sont plus courageuses que les hommes.»

Carmen est à l'aise maintenant. Elle ne cherche plus ses mots. Elle continue en nous disant son admiration pour le mouvement féministe chilien qui, «quoique pas encore très fort, a des revendications avec lesquelles je m'identifie pleinement». De plus, elle est convaincue que le retour au Chili des femmes exilées — qu'elle considère comme leur droit élémentaire — «contribuera à faire croître ce mouvement».

Les propos de Carmen sont surprenants par leur cohérence et leur maturité. Nous le lui disons. «Il arrive un moment, dit-elle, où il faut choisir ce que l'on veut, même si ce choix est difficile.» Elle nous donne un exemple: «Je sortais depuis un an avec un copain qui étudiait lui aussi en génie électrique. Je ne l'ai pas revu depuis que j'ai été brûlée. Il m'a écrit trois fois, mais je n'ai jamais répondu parce que je n'ai pas aimé ce qu'il me disait dans l'une de ses lettres.» Elle préfère d'ailleurs ne plus en parler.

Carmen avoue que sa force de caractère est apparue lorsqu'elle s'est rendue compte de la brutalité commise par les militaires. «Ma mère me disait, à l'Hôpital de Santiago, qu'il serait nécessaire d'accorder des entrevues, qu'il faudrait sortir du pays, etc. Je crois que mon état de santé ne me permettait pas de saisir toute la signification de ce qui s'était passé. Ce n'est qu'à Montréal que j'ai su que Rodrigo était mort. C'est à la suite de ce choc que j'ai compris toute la violence des militaires. J'ai longuement pleuré, mais j'ai aussi assumé ma responsabilité: il fallait dénoncer partout, sans répit, ce qui nous était arrivé, exiger que la justice punisse les coupables et lutter pour mettre fin à la dictature, première responsable de ce crime.»

### Contre la barbarie

Carmen n'aurait jamais imaginé devenir un personnage public:

«J'ai toujours été très timide et je n'étais nullement préparée à tout ce qui m'arrive, mais la barbarie commise contre Rodrigo et moi-même est trop grande pour la laisser passer sous silence. C'est dans ma propre souffrance que je puise les forces pour continuer.» Pour Carmen, c'est important de continuer. Continuer à faire des projets pour elle-même, pour les siens et les autres, continuer à rêver, bref continuer à vivre.

Carmen Gloria Quintana. Une jeune fille surprenante, dont on a déjà tellement parlé. Combien de fois l'aura-t-on vue? Et pourtant, toujours, quelque chose en elle étonne, impressionne, émeut. Derrière ses cicatrices et sa douleur, quelque chose la pousse à continuer. Quoi exactement? Est-ce seulement la révolte, est-ce le désespoir ou est-ce la conviction qu'elle ne peut pas faire autrement? Carmen. Une jeune fille qui a dû se faire forte, qui a dû oublier sa timidité et, dans un certain sens, s'oublier elle-même en devenant un symbole de la jeunesse chilienne en lutte contre la dictature. Sa vie aurait pu se dérouler autrement, elle aurait dû se passer autrement. Rien de particulier ne la prédestinait à un tel bouleversement, mais sous une dictature tout devient possible. Carmen est consciente que son cas n'est pas isolé: seulement en 1986, selon la Commission des droits humains du Chili, 58 personnes sont mortes torturées ou exécutées, et 33 665 ont été emprisonnées arbitrairement.

Au cours des prochains mois, Carmen retournera encore à l'hôpital. En avril, elle aura subi trois autres chirurgies qui devront redonner plus d'élasticité à sa main gauche, à ses aisselles et à sa bouche. Cependant, elle pense déjà à la possibilité de reprendre ses études à Montréal, cette fois-ci en psychologie. Elle n'a pas oublié son premier choix.

Elle n'oublie pas, non plus, son désir de retourner définitivement au Chili, son pays qui lui rappelle tant de souvenirs heureux et tragiques, son pays qui la hante. Elle se donne un délai de cinq ans pour le faire. «Pourquoi vouloir retourner? Parce que c'est mon pays, parce qu'il y a des choses que je veux récupérer, que je veux refaire mien-nes. C'est vrai que j'ai souffert de la répression au Chili, mais je me rends compte aussi de la terrible signification de l'exil. Ce qu'il nous faut vraiment c'est en finir avec la dictature.»

Mais n'a-t-elle pas peur après tout ce qui lui est arrivé? «Je sais qu'au Chili, les médias officiels mènent une campagne diffamatoire très forte contre moi. Ils m'appellent "l'auto-brûlée" et "traîtresse de la partie". Je sais aussi que l'Association chilienne anticommuniste a émis des menaces. Mais je n'ai pas peur. Les militaires m'ont déjà presque entièrement brûlée: que peuvent-ils me faire après ça? Me tuer? Peut-être, mais je n'ai plus peur. Lorsqu'on a frôlé de si près la mort, il est impossible de ressentir à nouveau la peur.»

Carmen Gloria Quintana. Une jeune femme étonnante, qui a su maîtriser la douleur, la convertir en étendard de lutte, et qui garde au coeur l'espoir que son pays, celui du grand poète Pablo Neruda, saura se libérer de la mainmise militaire. Dans son allocution finale à Genève, Carmen citait le poète chilien: «Dans cette minute critique, dans ce sursaut d'agonie, nous savons que la lumière définitive entrera par les yeux entrouverts.»

Carmen Torres est journaliste chilienne, vit à Montréal depuis 1974, et collabore à la revue chilienne *Cauce*. Elle et Christine Martin sont toutes deux pigistes à Radio-Canada International.

### DANDURAND, DENIS, MESSIER

avocates/avocat

Valérie Dandurand  
Charles Denis  
Hélène Messier

354, Boul. St-Joseph est, Suite 5  
Montréal (Québec) H2T 1J4  
Tél.: 843-3557

## Si vous déménagez

- Collez ici l'étiquette portant
- votre ancienne adresse et
- votre numéro d'abonnée

Nouvelle adresse

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Code Postal \_\_\_\_\_

N° d'abonnée \_\_\_\_\_

S.V.P. Faire parvenir ce formulaire à:  
La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, QC, H2W 2M4